



Vivien avait une vie calme, une existence enviable, un parcours trop bien tracé à son goût. On s'accordait à dire qu'après une belle carrière, avec une bonne épouse, deux filles affectueuses et fidèles, il profitait d'une retraite honorable.

Dans son esprit, au cours de son existence honnête et respectée, il avait rempli son devoir, ses obligations d'époux, de père et de citoyen. Ainsi, dès qu'il put réunir les moyens, il bâtit une maison et y fonda une famille ; dès que les enfants eurent poussé leurs premiers cris, il les aida à grandir vers leur indépendance ; dès qu'elles furent parties, il répondit présent pour un chagrin d'amour ou un déménagement à entreprendre.

Vivien n'était pas un héros, juste un homme, un mari, un père.

Que pouvait-il réclamer de mieux ou de plus grand ?

Rien, aux yeux de la plupart des gens. À son idée, il lui manquait tout.

La vie telle que décrite dans les premières lignes était à ses yeux celle que chante un élu quelconque en mal de discours pompeux, un écrivain sans inspiration qui cherche à peindre un type ordinaire, vulgaire, classique. Dans le cœur de Vivien, il manquait à son existence l'essentiel, la petite différence capable de transformer un désert en univers, le petit plus qui a le pouvoir de peupler l'espace entier à lui seul : Vivien rêvait d'être grand-père !

Aucune de ses filles ne lui annonçait cette révolution tranquille.

Vivien traînait sa vie comme un long fleuve aux méandres monotones, il voyait les anniversaires se cumuler et se ressembler. Il comptait le total qu'il devait atteindre ou attendre pour jouer au ballon avec son petit-fils de dix ans, pour danser avec sa petite-fille de vingt ans.

Il se désolait à feuilleter les livres dans les libraires et s'imaginait lire l'histoire devant la cheminée.

Il déambulait en solitaire dans les chemins forestiers, cueillait une fleur et la torturait en scandant : « je t'aime un peu, beaucoup, à la folie... » et regrettait le dernier pétale arraché, car nul chérubin ne répétait sa ritournelle.

Parfois il se surprenait dans le jardin public à épier les enfants, comme eux-mêmes épiaient le marchand de glaces. Vivien s'amusait à entendre les cris des chenapans sautant à pieds joints dans les flaques.

Jamais, il ne les aurait grondés ; il aurait plutôt secouru celui qui pleurerait pour son chemin perdu , il aurait consolé la friponne à la poupée noyée.

Mais aucun n'avait son sang, son nom, son regard. Il les contemplait en restant silencieux.

Un jour, il lut un proverbe africain : « pour élever un enfant, il faut un village » et se convainc d'être un village à lui seul, à qui il manquait l'enfant. Parfois, l'envie égoïste de se lamenter le surprenait :

— Se plaindre, crier, hurler n'ont jamais solutionné le moindre problème.

Alors il se taisait, comptait les années, les sentait filer l'une après l'autre.

Il attendait la visite de ses filles, recevait leurs appels marqués des potins filiaux et se satisfaisait de la tendresse ordinaire. Aucune nouveauté ne venait bercer son cœur, nul mot ne venait pincer ses entrailles.

Il continuait à embrasser sa femme et la serrait dans ses bras pour prolonger l'amour de leurs vingt ans, il lui murmurait les mots doux qu'il lui susurrerait naguère, avec la secrète illusion qu'il en sortît une nouvelle génération, une génération spontanée.

Ô que le temps lui semblait stérile et long.

Certains soirs, il prétextait de laisser dormir son épouse en paix, et se réfugiait dans une chambre vide. Là, seul, dans le silence de la nuit, il lisait ou songeait à son passé mouvementé, au présent calme et au futur futile. Il arrivait à la sempiternelle conclusion : le plaisir offert par ses filles, leur fidélité, leurs sourires, leurs présents annuels et leurs cadeaux au pied du sapin, rien n'avait le pouvoir de la seule annonce qu'il attendait, de l'unique promesse qu'il espérait, du titre que lui accorderait le mot miraculeux de « père » ou une de ses variantes.

Vivien se consolait en griffonnant des aventures : des histoires de grand-pères câlinant leurs petits-enfants, des anecdotes de vieux malicieux, complices de gamins rusés, des fantaisies de vieillards redevenus garnements ou sauvages.

Une fois la plume reposée, les bruits autour de lui, les sons de la vie quotidienne reprenaient leur cours ordinaire : la pluie tambourinait à la fenêtre, le feu crépitait dans la cheminée, le parquet craquait dans la maison familiale, trop grande pour deux.

Les saisons se succédaient, prévisibles, monotones, aussi banales que le soleil brillant en été et les agapanthes se fanant dans le jardin, un jardin muet de jeux et de cris heureux.

Un midi, à l'heure du déjeuner, dans la maison où seul le bruit d'un xylophone rythmait le jeu radio-phonique, le téléphone retentit.

— Encore de la pub, grommela l'ancien, importuné entre deux bouchées ; une nana payée au lance-pierre qui vient nous racoler pour des combles gratuits ou un abonnement miraculeux.

Vivien hésita à quitter la table, traverser la cuisine et décrocher le combiné.

Deux sonneries, trois sonneries, il finit par se résoudre, le téléphone insistait au-delà de la coutume.

Il lut le numéro sur l'appareil et décrocha :

— Coucou ! ce mot était le sésame des conversations intimes.

Rosine, sa fille aînée, se montrait une fois de plus la coupable involontaire du repas coupé en deux par des conversations abracadabrantiques. Elle entama celle du jour par les nouvelles de ses animaux domestiques, de ses tentatives ménagères, de ses achats décoratifs. Les minutes passaient, passaient.

Vivien comprit qu'il devrait réchauffer son plat au micro-ondes, qu'il louperait le résultat du jeu radio-phonique et que son café mijoterait encore un bon quart d'heure. Pour rien au monde, il n'aurait bousculé une de ses filles quand elle lui parlait : en bon père, il a toujours écouté, il écouterait toujours, y compris les questions envisagées, calculées, comparées, décidées, mises en œuvre, résolues et même évaluées à posteriori, bref posées dix fois sur le tapis.

— Tiens, continua Rosine, j'avais aussi un truc à vous dire...

— Sans doute, va-t-elle parler de ses plantations printanières, de ses tentatives de cuisine ou d'un reportage à la télévision, murmura le père en direction de son épouse qui partageait les échanges grâce au haut-parleur.

Les deux parents s'amusaient de ces découvertes qu'ils avaient connues eux-mêmes trente ans plus tôt, oubliant qu'ils s'en confiaient à leurs géniteurs, au cours de chaque visite.

Venant d'une de leurs filles, tout était accepté d'avance.

— Je ne sais pas comment vous le dire... en quelque sorte... voilà...

L'air embarrassé de Rosine déplaisait à Vivien, car chaque fois qu'une de ses « petites » avait lancé un appel au secours, elle l'avait abordé par des propos alambiqués, surtout son aînée.

La mâchoire crispée, il s'apprêtait à résoudre un problème nouveau ou consoler une déception cruelle.

— Qu'est-ce que vous faites dans sept mois ? finit par demander Rosine.

La question était des plus saugrenues. Un rapide calcul conduisait dans les parages du traditionnel anniversaire paternel.

Vivien se demandait ce que cette élucubration et son résultat sous-entendaient :

— Tu veux savoir si la maison vous sera ouverte pour mon anniversaire ? plaisanta-t-il.

— Non, ce sera plutôt à vous de venir...

Vivien fronça les sourcils, ses cogitations commençaient à partir dans tous les sens, elles ne présentaient plus aucune cohérence : Rosine appelait au secours, à l'avance, pour la période de son anniversaire. Il était prêt à accueillir toute la famille, elle voulait que ce fût eux qui vinsent. Aucune hypothèse ne tenait la route jusqu'au terme et elle s'effaçait illico pour faire place à la suivante :

— Vas-y, accouche, lança-t-il comme un ordre de sous-officier à sa troupe.

— Eh bien, justement, résuma Rosine, dans sept mois, je serai à la maternité pour accoucher et ce sera donc plutôt à vous, les grand-parents, de venir me rendre visite.

Le cerveau de Vivien reçut un choc torride. Il perdit l'usage des oreilles, il ne les croyait plus ; puis celui de la parole, sa gorge l'étranglait. Ses idées devenaient un brasero. Il ressentit l'urgence de fermer les yeux pour empêcher ses méninges de s'échapper.

Des larmes perlaient sur ses joues flétries, il sanglotait dans l'appareil.

Dès ce jour, le futur grand-père connut une nouvelle jeunesse.

En un instant, il avait perdu un demi-siècle d'âge et gagné autant d'années en avenir. Ses douleurs s'effacèrent, rangées au registre des problèmes psychosomatiques.

Les histoires tracées sur le papier prirent la forme de contes, les garnements laissèrent la place à des enfants câlins et merveilleux, les chevaliers se réveillèrent et conduisaient des soucoupes volantes :

— Plus actuelles que leurs vieux carrosses.

Vivien apprit toutes les sortes de plantes et les espèces d'oiseaux qui chantaient autour de la maison ou dans les chemins forestiers :

— Je n'ai jamais su les montrer à mes filles, avec leur nom exact. Je veux que le Petit soit plus intelligent encore. La nature, l'écologie, les bestioles, ce sont des trucs au goût du jour : ça va l'intéresser.

Dans le jardin, Vivien érigea un hôtel à insectes, persuadé que le Petit en serait curieux.

Un lit de sable remplaça l'étendoir à linge :

— Ça fait des années qu'il ne sert plus à rien, ton machin. Tu as voulu un sèche-linge, tu l'as eu... tu peux laisser la place au Petit !

Une balançoire se dressa juste au-dessus :

— Moi, quand j'avais quatre ans, j'allais dare-dare chez mon grand-père rien que pour la planche suspendue sous son arbre. ! Et j'en ai fait de ces cabrioles.

Dans la maison, la chambre des nuits solitaires reçut un renouveau de peinture colorée et lumineuse, avec des motifs de girafes zébrées, de lions bleus et des fresques qui ressemblaient à des bandes dessinées :

— Notre chérubin ne fera pas la sieste dans une piaule de régiment, quand même.

Vivien voulait donner à son descendant une éducation meilleure que celle qu'il avait offerte à ses propres enfants, non parce qu'il fut un père défaillant, mais parce qu'il tenait à avancer lui-même plus loin dans le monde moderne qui le dépassait parfois.

Il souhaitait aussi une installation digne du rang d'aîné de la nouvelle génération.

Il tenait surtout à ce que la santé du Petit soit garantie par une prudence sans failles. Vivien goûta les biscuits, les crèmes ou les laitages pour arrêter lesquels feraient le régal du prince héritier.

Il tenta et renonça d'écouter les chansons « dans le coup » :

— De toutes façons, dans quinze ans, ce sera ringard.

Il s'évertua à comprendre les blagues d'adolescents qui ne le faisaient décidément pas rire :

— Je lui raconterai celles de mon temps, avec la tête à Toto et les histoires de Popeye ou de Charlot, elles étaient plus drôles, fut sa conclusion sans appel.

Un soir, Vivien ne sentait pas venir le sommeil, il argua son désir de lire jusqu'à la visite de Morphée, et, pour laisser sa femme se reposer en toute tranquillité, il s'installa dans la chambrette rénovée.

Au milieu de la nuit, la lumière brillait encore sous la porte à peine poussée, ce qui étonna et inquiéta l'épouse réveillée.

À pas feutrés, elle se dirigea vers la pièce et en poussa délicatement la porte.

Là, quelle ne fut pas sa surprise !

Enroulé dans la position ronde du fœtus, le drap serré dans son poing fripé, le pouce planté entre les lèvres flétries, Vivien dormait comme un Petit.